

LOGIQUE ET LANGAGE

Joseph Carbone

FREGE

Or il est naturel d'associer à un signe (nom, groupe de mots, caractères), outre ce qu'il désigne et qu'on pourrait appeler sa dénotation, ce que je voudrais appeler le sens du signe, où est contenu le mode de dénotation de l'objet. ...La dénotation d'"étoile du soir" et d'"étoile du matin" serait la même, mais leur sens serait différent.

De ces remarques, on voit que par "signes" et "noms", j'entends toute manière de désigner qui joue le rôle d'un nom propre : ce dont la dénotation est un objet déterminé (ce mot étant pris dans l'acception la plus large) mais ne saurait être un concept ni une relation- .

Le sens d'un nom propre est donné à quiconque connaît suffisamment la langue ou l'ensemble des désignations dont il fait partie; mais la dénotation du signe, à supposer qu'elle existe, n'est jamais donnée en pleine lumière. Une connaissance parfaite de la dénotation serait telle que, de tout sens donné, on pourrait décider s'il convient ou non à cette dénotation. Ce n'est pas en notre pouvoir.

... Si on emploie les mots de la manière habituelle, c'est de leur dénotation qu'on parle. Mais il peut se faire qu'on veuille parler des mots eux-mêmes ou de leur sens.

... La représentation associée à un signe doit être distinguée de la dénotation et du sens de ce signe. Si un signe dénote un objet perceptible au moyen des sens, ma représentation est un tableau intérieur, formé du souvenir des impressions sensibles et des actions externes ou internes auxquelles je me suis livré. Dans ce tableau, les sentiments pénètrent les représentations; la distinction de ses diverses parties est inégale et inconstante. Chez le même individu, la même représentation n'est pas toujours liée au même sens. Car la représentation est subjective; celle de l'un n'est pas celle de l'autre. Et il est bien naturel que les représentations associées au même sens diffèrent grandement entre elles. Un peintre, un cavalier, un naturaliste lieront sans doute des représentations bien différentes au nom "Bucéphale". C'est par là qu'une représentation se distingue essentiellement du sens d'un signe. Celui-ci peut être la propriété commune de plusieurs individus : il n'est donc pas partie de l'âme individuelle. Car on ne pourra pas nier que l'humanité possède un trésor commun de pensées qui se transmet d'une génération à l'autre.

... Un nom propre (mot, signe, combinaison de signes, expression) exprime son sens, dénote ou désigne sa dénotation.

... Cherchons maintenant quels sont le sens et la dénotation d'une proposition affirmative prise comme un tout. Le contenu d'une telle proposition est une pensée.¹ Cette pensée est-elle le sens ou la dénotation de la proposition? Admettons que la proposition ait une dénotation. Si on y remplace un mot par un autre mot qui a même dénotation bien qu'ayant un sens différent, ceci ne peut avoir aucune influence sur la dénotation de la proposition. Mais on constate que la pensée subit une modification; car la pensée contenue dans la proposition : "l'étoile du matin est un corps illuminé par le soleil" est différente de la pensée contenue dans : "l'étoile du soir est un corps illuminé par le soleil". ...La pensée ne peut donc être la dénotation de la proposition; bien plutôt faut-il y voir le sens de la proposition. Mais qu'en est-il alors de la dénotation?Faut-il même poser la question? Peut-être la proposition, en tant qu'elle constitue un tout, a-t-elle un sens mais aucune dénotation. ... Appartiennent à ce genre les propositions qui contiennent des noms propres sans dénotation. La proposition "Ulysse fut déposé sur le sol d'Ithaque dans un profond sommeil" a évidemment un sens, mais il est douteux que le nom d'Ulysse qui y figure ait une dénotation; à partir de quoi il est également douteux que la proposition entière en ait une. ... La pensée demeure identique, que le nom

¹ J'entends par pensée non pas l'acte subjectif de pensée mais son contenu objectif, lequel peut être la propriété commune de plusieurs sujets.

d'Ulysse ait ou non une dénotation. ... La pensée n'a plus pour nous la même valeur dès que l'une de ses parties se révèle privée de dénotation.

... C'est donc la recherche et le désir de la vérité qui nous pousse à passer du sens à la dénotation.

On peut toujours chercher quelle est la dénotation d'une proposition si on peut déterminer la dénotation des parties de la proposition. Tel est le cas, et toujours le cas, quand on veut déterminer la valeur de vérité de la proposition.

Nous sommes donc conduits à identifier la *valeur de vérité* d'une proposition avec sa dénotation. Par valeur de vérité d'une proposition, j'entends le fait qu'elle est vraie ou fausse. Il n'y a pas d'autre valeur de vérité. J'appellerai plus brièvement l'une le vrai et l'autre le faux. Toute proposition affirmative, quand on considère la dénotation des mots qui la constituent, doit donc être prise comme un nom propre.

Sens et Dénotation (1892)
In *Ecrits logiques et philosophiques*,
traduction Claude Imbert, Ed. du Seuil, 1971.

RUSSELL

Dans ce chapitre nous examinerons certaines questions relevant de ce qu'on peut appeler la grammaire philosophique. À mon sens, l'étude de la grammaire est susceptible de jeter bien plus de lumière sur les problèmes philosophiques que ne le supposent communément les philosophes. Quoiqu'on ne puisse admettre *a priori* qu'à une distinction grammaticale correspond une authentique différence philosophique, la première est un début de preuve de l'existence de la seconde et peut le plus souvent être utilisée avec succès comme source de découverte. Bien plus, il faut, je crois, admettre que chacun des mots figurant dans une phrase doit avoir *un (some) sens*. On ne peut employer un son parfaitement dénué de sens de la manière plus ou moins fixe dont le langage emploie les mots. La correction de notre analyse philosophique d'une proposition peut, par conséquent, être utilement vérifiée en s'efforçant de déterminer le sens de chacun des mots de la phrase qui exprime la proposition. La grammaire me semble au total bien plus nous rapprocher d'une logique correcte que ne le pensent généralement les philosophes ; et dans ce qui suit, sans être notre maître, elle sera notre guide (*a*).

(*a*) L'excellence d'une grammaire, en tant que guide, est proportionnelle à sa pauvreté en flexions. C'est-à-dire au degré de l'analyse effectuée par le langage en question.

Les principes de la mathématique(1903), Partie I, *Les indéfinissables de la mathématique*,
chapitre IV, *Noms propres, adjectifs et verbes*,
traduction Jean-Michel Roy, PUF, 1989, p. 72.

Dans un langage logiquement parfait, les mots d'une proposition correspondraient un à un aux composants du fait correspondant, à l'exception des mots tels que "ou", "non", "si", "alors", qui ont une fonction différente. Dans un langage logiquement parfait, il y aura un mot et un seul pour chaque objet simple, et tout ce qui n'est pas simple sera exprimé au moyen d'une combinaison de mots, d'une combinaison dérivée bien entendu des mots représentant les choses simples qui entrent dans sa

composition, à raison d'un pour chaque composant simple. Un tel langage sera complètement analytique et montrera immédiatement la structure du fait affirmé ou nié. Le langage exposé dans les *Principia Mathematica* prétend être un langage de cette espèce. C'est un langage qui n'a qu'une syntaxe et aucun vocabulaire. Exception faite de l'absence de vocabulaire, je soutiens que c'est un langage tout à fait comme il faut. Il a pour fin d'être un de ces langages qui, si on y ajoutait un vocabulaire, deviendrait un langage logiquement parfait. Les langages réels ne sont pas en ce sens logiquement parfaits, et ils ne peuvent l'être s'ils doivent subvenir aux besoins de la vie de tous les jours. Un langage logiquement parfait, si on pouvait en construire un, non seulement serait intolérablement prolix, mais, pour ce qui est du vocabulaire, serait en grande partie un langage privé, propre à celui qui le parle. C'est-à-dire que les noms qu'il utiliserait seraient propres à celui qui le parle et ne pourraient figurer dans le langage d'un autre locuteur. Il ne pourrait faire usage de noms propres pour Socrate ou Piccadilly ou la Roumanie. Somme toute, il vous apparaîtrait tout à fait incommode. C'est une des raisons pour lesquelles la logique est si en retard en tant que science, car ses besoins sont extraordinairement différents de ceux de la vie courante. On a besoin de langage pour les deux et malheureusement c'est la logique qui doit céder la place, et non pas la vie de tous les jours.

La philosophie de l'atomisme logique, trad. Jean-Michel ROY, PUF, 1989, pp. 356-357.

WITTGENSTEIN

TRACTATUS LOGICO-PHILOSOPHICUS

3. 03 Nous ne pouvons rien penser d'illogique, parce que nous devrions alors penser illogiquement.

3. 031 On a dit que Dieu pouvait tout créer, sauf seulement ce qui contredirait aux lois de la logique.- En effet, nous ne pourrions pas *dire* à quoi ressemblerait un monde "illogique".

3. 032 Figurer [remarque : *darstellen*, plutôt : *représenter*] dans le langage quelque chose de "contraire à la logique", on ne le peut pas plus que figurer en géométrie par ses coordonnées une figure qui contredirait aux lois de l'espace ; ou donner les coordonnées d'un point qui n'existe pas.

4. 001 La totalité des propositions est la langue.

4. 002 L'homme possède la capacité de construire des langues par le moyen desquelles tout sens peut être exprimé, sans qu'il ait une idée de ce que chaque mot signifie, ni comment il signifie. De même aussi l'on parle sans savoir comment sont produits les différents sons.

La langue usuelle est une partie de l'organisme humain et n'est pas moins compliquée que lui.

Il est humainement impossible de se saisir immédiatement, à partir d'elle, de la logique de la langue.

La langue déguise la pensée. Et de telle sorte que l'on ne peut, d'après la forme extérieure du vêtement, découvrir la forme de la pensée qu'il habille ; car la forme extérieure du vêtement est modelée à de tout autres fins qu'à celle de faire connaître la forme du corps.

Les conventions tacites nécessaires à la compréhension de la langue usuelle sont extraordinairement compliquées.

5. 5563 Toutes les propositions de notre langue usuelle sont en fait, telles qu'elles sont, ordonnées de façon logiquement parfaite.

Traduction Gilles-Gaston Granger, Gallimard, 1993.

CARNETS 1914-1916

25. 4. 1915 Le langage ayant des relations *internes* avec le monde, c'est *lui* qui détermine avec ces relations la possibilité logique des faits. Si un signe est pourvu de signification, il doit être dans une relation interne déterminée avec une configuration ? Signe et relation déterminent univoquement la forme logique du signifié.

[remarque : les relations internes entre langage et monde signifient que le monde et le langage ont en commun la forme logique.]

29. 5. 1915 Mais le *langage* est-il l'*unique* langage ?

Pourquoi n'y aurait-il pas un mode d'expression me permettant de parler *du* langage, de telle sorte que celui-ci m'apparaisse comme coordonné à quelque chose d'autre ?

11. 9. 1916 La manière dont le langage dénote se reflète dans son usage.

[remarque : *bezeichnen* : *désigner*, plutôt que *dénoter* qui traduit *bedeuten*, selon l'usage de Frege que Wittgenstein reprend à son compte.]

Traduction Gilles-Gaston Granger, Gallimard, 1971.

CARNAP

En conséquence de la structure non systématique et logiquement imparfaite des langages verbaux naturels (tels que l'allemand ou le latin), l'énoncé de leurs règles formelles de formation et de transformation serait si compliqué que c'est à peine s'il serait réalisable en pratique. Et la même difficulté surgirait dans le cas de langages verbaux artificiels (tels que l'espéranto) ; car, même s'ils évitent certaines imperfections logiques qui caractérisent les langages verbaux naturels, ils doivent, nécessairement, être encore très compliqués eu égard au fait qu'ils sont des langages destinés à la conversation, et donc toujours dépendants des langages naturels.

...

Eu égard aux défauts des langages verbaux, nous ne développerons pas la syntaxe logique d'un langage de cette sorte, mais, au contraire, nous considérerons la syntaxe de deux langages symboliques construits artificiellement (c'est-à-dire des langages tels qu'ils emploient des symboles formels au lieu de mots). En fait, dans toutes les recherches logiques modernes, c'est la méthode pratiquée ; car c'est seulement dans un langage symbolique qu'il s'est avéré possible de réaliser une formulation exacte et des démonstrations rigides. Et c'est seulement par rapport à un langage symbolique construit de cette sorte qu'il sera possible de

poser un système de règles à la fois simples et rigides-qui seul nous permettra de montrer clairement les caractéristiques et l'étendue de l'applicabilité de la syntaxe logique.

Les propositions, définitions et règles de syntaxe d'un langage ont pour objet les formes de ce langage. Mais, alors, comment ces propositions, définitions et règles elles-mêmes sont-elles correctement exprimées ? Est-ce qu'une sorte de superlangage est nécessaire à cette fin ? Et, de même, un troisième langage afin d'expliquer la syntaxe de ce superlangage, et ainsi de suite à l'infini ? Ou est-il possible de formuler la syntaxe d'un langage dans ce langage lui-même ? La crainte évidente surgira dans ce dernier cas, eu égard à certaines définitions réflexives, des contradictions d'une nature apparemment similaire à celles qui sont familières à la fois dans la théorie cantorienne des ensembles transfinis et dans la logique pré-russellienne pourrait apparaître. Mais nous verrons qu'il est possible d'exprimer, sans aucun danger de contradictions ou d'antinomies, la syntaxe d'un langage dans ce langage lui-même, dans des limites conditionnées par la richesse des moyens d'expressions du langage en question.

Cependant, nous ne nous intéresserons pas en premier à ce problème, si important soit-il. Nous construirons, au contraire, les concepts syntaxiques portant sur les langages que nous avons choisis, et suspendrons, pour le moment, la question de savoir si nous sommes capables d'exprimer les règles et les propositions fondées sur ces concepts dans ce langage lui-même. Dans les premières étapes d'une théorie, une telle approche naïve semble s'être avérée la plus féconde. Par exemple, la géométrie, l'arithmétique, et le calcul différentiel sont tous apparus premièrement, et bien plus tard (dans certains cas, des siècles plus tard) des discussions épistémologiques et logiques de théories déjà développées s'en sont suivies. Par conséquent, nous commencerons par construire la syntaxe et puis, plus tard, nous formaliserons ses concepts et déterminerons ainsi son caractère logique.

En suivant cette procédure, nous nous intéresserons à deux langages : premièrement au langage qui est l'objet de notre recherche-nous l'appellerons la **langue-objet**- et, deuxièmement au langage dans lequel nous parlons *sur* les formes syntaxiques de la langue-objet-nous appellerons celui-ci la **langue-syntaxe**. Comme nous l'avons dit, nous prendons certains langages symboliques comme nos langues-objet ; comme langue-syntaxe nous utiliserons au départ le français avec l'aide de quelques symboles gothiques.

La syntaxe logique du langage (1934),
extraits du § 1 (traduction par nos soins)

Remarque. Dans *Introduction to Semantics* (1941), Carnap ajoute une métalangue pour décrire la sémantique d'un langage logique et englobe la "langue-syntaxe" dans la métalangue.